

ÉPROUVER LA LANGUE PAR LE SABLE

La pensée de l'altérité linguistique dans le *Supplément au vocabulaire portugais* (1727) de Rafael Bluteau

Clémence JAIME / Université Jean Moulin Lyon 3

Si l'on connaît bien, pour la France, les dictionnaires de Furetière, de l'Académie et de Richelet, il faut attendre la fin du XVIII^e siècle¹ pour trouver des dictionnaires portugais monolingues. Pourtant, de nombreux ouvrages lexicographiques sont composés auparavant, notamment sous l'impulsion des jésuites, mais le latin demeure la langue incontournable de ces dictionnaires et des notices, que des expressions latines y apparaissent ou qu'il soit la langue des entrées lexicales.

Rafael Bluteau (1638–1734), membre de l'ordre régulier des théatins, né en Angleterre de parents français, émigre au Portugal et y exerce ses activités de prédication auprès de la cour, après avoir fréquenté les universités italiennes et françaises. Celui qui est alors réputé pour avoir appris très rapidement la langue portugaise compose l'un des dictionnaires les plus importants du début du XVIII^e siècle, qui marque une étape dans la lexicographie de cette langue tant le latin, qui occupe d'habitude une place prépondérante dans les pages de ce type d'ouvrages, est relégué à un statut ornemental. La publication du *Vocabulário Portuguez e latino* de

Bluteau, en huit volumes, s'échelonne de 1712 à 1721, et est complétée par un *Suplemento* en deux volumes publiés en 1727 et 1728. Ce *Supplément au vocabulaire portugais et latin* présente des textes complémentaires et de nature différente. Il s'agit, en effet, de réflexions théoriques et linguistiques, d'adresses au lecteur, de sonnets et d'épigrammes qui précèdent les *errata* sur les huit volumes du *Vocabulaire* et une addition de plus de cinq mille vocables.

Au sein de cet ouvrage, celui qui est présenté sur la page de garde comme « le père Dom Rafael Bluteau, clergé régulier, docteur de la sainte théologie, prêcheur de la reine de Grande Bretagne, Henriette Marie de France, Qualificateur du Saint Office au sein du Saint Tribunal de l'Inquisition de Lisbonne, et Académicien de l'Académie Royale² » s'exprime à la première personne en sa qualité de lexicographe qui a produit un dictionnaire d'une langue qui n'est pas sa langue maternelle. Des adresses au lecteur, que celui-ci soit qualifié de bienveillant, malveillant, impatient, portugais, étranger, docte, indocte, pseudo critique, impertinent ou malheureux³, se succèdent ainsi

1 C'est la parution du *Dicionário da língua portuguesa* (1783), du franciscain Bernardo DE LIMA E MELO, qui fait date. Voir Telmo DOS SANTOS VERDELHO et João Paulo SILVESTRE, *Dicionarística portuguesa: inventariação e estudo do património lexicográfico*, Aveiro, Universidade de Aveiro, 2007.

2 Raphael BLUTEAU, *Suplemento ao vocabulário portuguez, e latino*, Lisbonne, Joseph Antonio da Sylva, 1727 : « padre D. Rafael Bluteau, Clerigo regular, doutor na sagrada theologia, pregador da Rainha da Grã Bretanha, Henriqueta Maria de França, Qualificador do Santo Officio no Sagrado Tribunal da Inquisição de Lisboa, e Academico da Academia Real ».

3 « O Leitor Benevolo. O Leitor Malevolo. O Leitor Impaciente. O Leitor Portuguez. O Leitor Estrangeiro. O Leitor Douto. O Leitor Indouto. O Leitor Pseudocritico. O Leitor Impertinente. O Leitor Mofino ».

sur trente pages, au seuil du supplément, et laissent libre cours aux réflexions de Bluteau sur le travail de lexicographie, la diversité des langues, et sa posture d'auteur. L'adresse « Au lecteur étranger », en particulier, est riche de représentations quant à la polyglossie et à la légitimité qu'a le père Bluteau, en tant qu'étranger lui-même, à écrire un dictionnaire de la langue portugaise. Malgré la richesse de cet ouvrage, le supplément n'a jamais été traduit en français. Nous propo-

sons ici une traduction de l'adresse « Au lecteur étranger », qui renouvellera, nous l'espérons, l'attention portée au *Vocabulaire* et à son auteur. S'y déploie, d'ailleurs, une réécriture de l'épisode biblique du Schibboleth qui, adapté au contexte de la péninsule ibérique, fait apparaître le motif du sable et, le liant à la langue, en fait une métaphore des identités nationales. Quelques réflexions sur les enjeux de ce texte au prisme de l'imaginaire du sable suivent ainsi la traduction.



■ Traduction française

Au lecteur étranger

À toi aussi, ce supplément te fait monter la moutarde au nez ? Je te vois piqué de voir un autre volume de vocables portugais. Quelle responsabilité est la mienne, si dans ta langue tu n'en as pas autant ? Dans ce genre d'œuvre, il ne manque pas de mots pour les auteurs, il manque des auteurs pour ajouter les mots ; à certains il manque la curiosité ; il leur semble fatigant de chasser les mots, lister les diction, et recueillir les vocables. À d'autres, il manque la patience et la valeur pour une étude aussi pénible.

De toutes les entreprises littéraires, la plus ardue est celle d'un Vocabulaire. Tout autre livre se divise en paragraphes, en chapitres concernant une seule matière, ou un sujet ; dans les vocabulaires, chaque mot est en lui-même un paragraphe, chaque diction est un chapitre, avec des significations souvent aussi différentes et éloignées de celle qui vient immédiatement après, que la terre est éloignée du Ciel, et le Ciel de l'Enfer. Après un instrument manufacturier, pourra venir un terme théologique, à un médicament succèdera un poison ; à un monstre un ange ; et à un ange un démon. L'Auteur du Vocabulaire doit être généralement préparé à la variété des objets, le même ordre alphabétique le rend confus du fait de la diversité des matières qui se suivent instantanément les unes les autres ; et le misérable passe ainsi de labyrinthe en labyrinthe ; il sort d'un chaos, entre dans un autre ; pareil au vent Typhon, qui dans le temps d'un sablier, parcourt toutes les directions ; dans les quelques pages d'un livre on se voit obligé de rendre compte de créatures variées, terrestres, et maritimes, charnelles, et célestes, de nombreux offices de la République, de nombreuses façons de parler de Cités, Provinces, et Royaumes d'un Pôles à l'autre, en allant toujours dans un roue en mouvement de haut en bas, et de bas en haut, de l'Empyrée à l'Averne, de la première sphère à l'ultime élément, avec le risque de perdre la tête, à tel point que Scaliger, invité par ses amis à composer un vocabulaire de la langue italienne, répondit, qu'il ne voulait pas devenir fou, comme si ce type d'œuvre fût le chemin assuré vers la folie.

Bien moins pénible, et moins utile est la composition des vocabulaires de deux, ou trois langues, qui apportent seulement les mots qui correspondent d'un idiome à l'autre, comme du portugais au latin, *Pão, Panis. Cabeça, Caput. Guerra, Bellum*, etc. En peu de mois, et avec peu de travail on peut faire ce type de Vocabulaires ; mais quel avantage tire le lecteur de cette somme stérile ? Au mieux il apprend les noms des deux choses dans deux langues ; mais de leur essence et de leurs propriétés il n'apprend rien. Pour des voyages dans des terres étrangères, ce type de dictionnaires peut servir ; pour la science, il importe peu. Qu'importe, qu'en anglais, ou en allemand, ou dans d'autres langues je sache comment se nomme un thermomètre, si je n'en sais réellement rien d'autre que son nom dans lesdites langues.

Les Vocabulaires profitables sont ceux qui déclarent la nature, les vertus, et propriétés des choses, que les vocables signifient ; et ils sont encore plus nécessaires aux Étrangers qu'aux naturels, car l'Étranger se trompe facilement dans les mots d'une langue, qui n'est pas la sienne, et il arrive parfois qu'avec la volonté de prononcer une sentence, il en sorte un autre. À la cour de France, le Cardinal Bentivoglio, Italien de nation, désirant louer auprès de la Duchesse de Guise la gentille posture du Duc, son mari, à cheval, échappa un terme tellement défectueux, qu'après que ledit Cardinal le sut, honteux, il ne voulut plus jamais dire un seul mot de français.

Je sais que la majeure partie des étrangers qui se trouvent au Portugal sont des négociants, mais il convient aussi aux négociants de savoir la langue du territoire. Il y a dans le commerce de nombreux termes de la nation qui, s'ils sont ignorés, peuvent provoquer de grands dommages et, s'ils sont connus, peuvent occasionner de grands profits. La façon dont Dieu a organisé le commerce du Monde témoigne combien sa volonté est que les hommes se connaissent, et communiquent les uns avec les autres. C'est avec la connaissance des langues que s'ouvre et s'entretient cette communication.

À cela s'ajoute que toute nation estime naturellement, et aime ceux qui parlent sa langue. Pour obtenir la bienveillance des Peuples étrangers, les grands Princes apprendront et parleront leurs langues. Mithridate, roi du Pont, parlait vingt et une langues différentes ; l'empereur Charlemagne parlait grec, latin, et d'autres langues ; les historiens affirment la même chose de l'empereur Charles Quint et de Maximilien I^{er}.

Le mot étranger est communément un nom haï. Sur de nombreuses terres, les hommes sont comme les chiens ; le chien fait la fête au plus vil enfant de la maison, parce qu'il est de la maison : le chien aboiera et mordra l'homme du monde le plus honorable, parce qu'il vient de l'extérieur. C'est par la parole plus que par toute autre chose qu'on connaît si un sujet est de telle ou telle terre et donc s'il est plus ou moins digne d'amour. Dans le livre 3 *Des Juges*, au chapitre douze, est contée l'épreuve célèbre qui permit aux Galaadites de reconnaître les Peuples d'Éphraïm, ses ennemis : ils les obligeaient à prononcer le mot Schibboleth, car ces derniers, qui ne savaient pas aspirer la première syllabe, disaient Sibboleth, et en pronon-

çant sin, au lieu de la lettre hébraïque schin, ils étaient passés au fil de l'épée. Cette faute de langue ne coûta pas moins que la vie de quarante-deux mille hommes.

Au début de l'acclamation du Roi Jean IV, les Portugais distinguaient les Espagnols qu'ils rencontraient la nuit avec une épreuve similaire, car en les obligeant à dire *area*, ils disaient *arena*, et cet unique mot, prononcé de façon différente, les trahissait comme étrangers, pour ne pas dire ennemis. Tout cela montre qu'il importe à tout homme de bien de parler la langue de la terre où il se trouve.

Avec ces arguments je ne prétends pas persuader les étrangers habitant dans ce royaume, de se dédier à l'étude de la langue portugaise ; qu'ils fassent bien leur commerce, et que les étrangers acceptent et paient les lettres de change, ni humaines ni divines ; qu'ils essaient de remplir leurs bourses avec celles de Londres et d'Amsterdam ; mais qu'ils ne cessent pas de sembler attirés par la langue de ceux qui leur ouvrent leur cœur, et qu'ils les traitent comme des natifs ; en cherchant à parler un bon portugais, ils paraîtront moins étrangers. Les médecins, pour connaître la constitution du corps, observent la langue ; par le langage, on connaît le tempérament de l'esprit : l'homme parle avec envie la langue de la nation qu'il aime.

■ Texte original (graphie d'origine)

Tambem a ti te faz este Supplemento subir a mostarda ao nariz? Vejote picado de ver outro volume de vocabulos Portuguezes. Que culpa tenho eu, se na tua linguagem não tens outros tantos? Neste género de obras não faltão palavras para os Authores, faltão Authores para ajuntar as palavras; a huns falta a curiosidade; parecelhes cansaço inútil andar à caça de palavras, alistar dicções, e fazer reclutas de vocábulos. A outros falta paciencia, e valor para tao trabalhoso estudo.

De toda a empresa literária a mais molesta, e embaraçada he a de hum Vocabulario. Qualquer outro livro se divide em parágrafos, ou capítulos concernentes a huma só matéria, ou assumpto; nos vocabulários, cada palavra he de por si hum paragrafo, cada dicção he hum capitulo, com matéria muitas vezes tao diferente, e remota da que immediata lhe fica, como he a terra do Ceo, e do Ceo o Inferno. Nas ancas de hum officio fabril, poderá vir hum termo Theologico; a hum medicamento se seguirá hum veneno; a hum monstro hum Anjo; e a hum Anjo hum demónio. Para toda a variedade de objectos há de ser geralmente preparado o Author do Vocabulario; a mesma ordem alfabética lhe causa confusão pela diversidade das matérias, que huma às outras instantaneamente se seguem; e assim passa o miserável de labyrintho em labyrintho; sahe de hum caos, entra em outro; semelhante ao vente Tufão, que no espaço de hum relógio de área, corre todos os rumos da agulha; nas poucas folhas de huns livros se ve obrigado a dar conta de varias creaturas terrestres, e marítima; corpóreas, e incorpóreas; de muitos officios da Republica; de muitos modos de falar de Cidades, Provincias, e Reynos de hum Polo a outro Polo, andando sempre em huma roda viva de cima para

abaixo, e debaixo para cima, do Empyreo para o Averno, da primeria esfera para o ultimo elemento, quase com risco de lhe dar o juízo volta; tanto assim, que Scaligero, invitado dos amigos para compor hum Vocabulario da língua Italiana, respondeo, que não queria enlouquecer, como se este género de obra fosse caminho certo para a loucura.

Muito menos trabalhosa, e menos útil he a composição dos Vocabularios de duas, ou três línguas, que unicamente trazem as palavras, que de hum idioma correspondem às de outro, como v. g. do Portuguez ao Latim, Paõ, Panis. Cabeça, Caput. Guerra, Bellum, &c. Em poucos mezes, e com pouco trabalho se pode fazer hum Vocabulario destes; mas desta summa esterilidade, que proveito póde tirar o Leitor? Quando muito chega a saber os nomes de duas cousas em duas línguas; mas da essência, e propriedades dellas não aprende nada; para jornadas por terras alheas, póde hum Diccionario Destes ter serventia; para a sciencia pouco importa. Que importa, que em Inglez, e em Alemão, ou em outras línguas eu saiba como se chama hum Thermometro, se realmente não sey outra cousa delle, que o seu nome, nos ditos idiomas.

Vocabularios proveitosos, são os que declaraõ a natureza, virtudes, e propriedades das cousas, que os vocábulos significão; e são muito mais necessários aos Estrangeiros, que aos naturaes, porque o Estrangeiro facilmente se equivoca nas palavras de huma língua, que não he sua, e talvez sucede, que com a presunção de pronunciar huma sentença, com hum disparate desfecha. Na Corte de França, ao Cardeal Bentivoglio, Italiano de nação, querendo gavar à Duqueza de Guisa a gentil postura do Duque seu marido a cavallo, escapou hum termo tao descomposto, que depois de o saber o dito Cardeal, envergonhado, nunca mais quis dizer huma só palavra Franceza.

Sey, que a mayor parte dos Estrangeiros, que assistem em Portugal, são homens de negocio, mas também a quem negocea, lhe convem saber bem a linguagem da terra. No commercio há muitos termos nacionaes, que ignorados podem ser causa de grandes damnos; e bem entendidos podem ocasionar grandes lucros. Segundo a ordem, que Deos tem posto nos negócios do Mundo, quer Deos que os homens se conheçam, e huns com os outros comuniquem. Com a noticia das línguas se abre, e se fomenta esta communicacão.

A isto se accrecenta, que toda a nação naturalmente estima, e ama aos que fallaõ a sua lingua. Para conciliar a benevolencia de Povos estranhos, aprenderão, e fallarao grandes Principes as suas línguas. Mithridates, Rey de Ponto, falava vinte e duas linguagens diversas; o Emperador Carlos Magno falava Grego, Latim, e outros idiomas; affirmao os Historiadores o mesmo de Carlos IV. Emperados, e de Maximiliano I.

Ordinariamente a palavra Estrangeiro, he nome odioso. Em muitas terras são os homens como os caens; ao mais vil criado de casa faz o cao festa, porque he de casa; ao mais honrado homem do Mundo ladrará o cao, e o morderá, porque he de fóra; na falla mais, que em nenhuma outra cousa se conhece, que hum sujeito he desta, ou daquela terra, e juntamente mais, ou menos digno de amor. No livro 3. Dos Juizes, cap. 12. he celebre a provo, com

que os Galaaditas, para reconhecerem aos Povos de Ephraim, seus inimigos, os orbigavaõ a pronunciar a palavra Schibboleth, porque estes não sabendo aspirar a primeiro syllaba, diziao Sibboleth, e pronunciando sin, em lugar da letra Hebraica Schin, eraõ passados à espada; falta de língua, que não custou menos, que as vidas de quarenta e dous mil homens.

Nos princípios da Acclamação del Rey Joao IV com outra semelhante experiencia renconheciaõ os Portuguezes aos Castelhanos, que encontravaõ de noite, porque obrigando-os a dizer área, diziaõ arena; e esta única palavra, diversamente pronunciada, os declarava estranhos, por não dizer inimigos. A todo o homem, tanto como isto, importa o falar bem a língua da terra, em que se acha.

Com estas razoes não pertendo persuadir aos Estrangeiros, moradores neste Reyno, que se entreguem ao estudo da língua Portuguesa; façao bem os seus negócios, e os alheys, aceitem, e pagueu letras, ainda que nem Humanas, nem Divinas; com as bolças de Londres, e Amsterdaõ tratem de encher a sua; mas não deixem de parecer affeiçãoõs à língua dos que lhe abrem o coração, e os trataõ como naturaes; procurem falar bom Portuguez, pareceraõ menos estranhos. Observaõ os Medicos a língua, para conhecerem a constituição do corpo, pela linguagem se conhece o temperamento do espirito; com gosto falla o homem a língua da nação de que gosta.



■ Un Schibboleth ibérique

L'épisode biblique du Schibboleth, qui désigne aujourd'hui tout mot utilisé par les membres d'une communauté pour identifier ceux qui lui sont extérieurs, est transposé de l'environnement hébraïque à la péninsule ibérique. Bluteau y oppose deux mots. *Área*, en portugais, désigne une aire, un espace libre, voire une arène. Le mot que prononcent les Espagnols, *arena*, désigne quant à lui le sable, et, dans un second sens seulement, une arène. Le schibboleth, signe de reconnaissance verbal, désigne souvent un objet considéré comme caractéristique de la communauté qui l'utilise, qui a du sens pour cette communauté, à l'instar de schibboleth en hébreu, qui désigne la branche,

l'épi, éléments essentiels dans toute société agraire, dont les récoltes scandent le temps et les saisons dans l'Ancien Testament.

L'exemple que propose Bluteau associe les Portugais à l'espace libre, à une aire, une surface terrestre et maritime qui s'étend devant eux dans l'imaginaire national. Le chant III de l'épopée nationale, les *Lusiades*, exprimait déjà cette idée en transformant le confinement du territoire portugais à l'extrême occident du continent européen, en une position géographique et symbolique prééminente : « Enfin, formant comme le sommet de cette tête de l'Europe, voici le Royaume lusitanien, où la terre finit et où la mer commence [...] »⁴. À l'inverse, les Espagnols prononcent le mot *arena*, sable, qui pourrait faire signe vers un effritement

4 Luis de CAMÕES, *Les Lusiades – Os Lusíadas*, traduit du portugais par Roger BISMUT, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 100–101 : « Eis aqui, quase cume da cabeça/ de Europa toda, o Reino Lusitano,/ onde a terra se acaba e o mar começa [...] »

symbolique de leur puissance. Le Roi Jean IV, sous le règne duquel se serait déroulé cet épisode, signale en outre le contexte historique de rivalité politique et militaire entre les deux puissances dans lequel Bluteau place cet épisode. Jean IV a en effet œuvré à la Restauration de la monarchie portugaise, le pays étant auparavant sous la tutelle de la couronne espagnole entre 1580 et 1640, période de l'union ibérique.

Les rapports de force nationaux et linguistiques se trouvent donc esquissés en creux, dans cette apologie de l'apprentissage des langues étrangères et d'une forme de cosmopolitisme. Bluteau, qui est né de parents français et a vécu à Londres, puis à Paris, est lui-même un étranger qui a appris le portugais et en revendique une maîtrise supérieure à certains Portugais eux-mêmes, du fait des quarante années qu'il a déjà passées dans le pays lorsqu'il compose le dictionnaire. Il indique, dans une longue adresse au lecteur Portugais, que la composition de ce dictionnaire par un étranger est un acte de vénération et non un affront (« Entendons-nous, mon ami, et comprends-bien, que ce qui te semble être de l'audace, est de la vénération »).

■ Commerce des hommes et cosmopolitisme

L'auteur livre donc une pensée de l'apprentissage des langues dans ses adresses au lecteur, en faisant dialoguer exemples mythologiques et historiques pour nourrir une pensée de l'apprentissage largement liée au commerce, dans son sens pécuniaire strict mais aussi dans un sens plus large, qui renvoie au commerce des hommes et à leur communication en général. La comparaison de l'attitude commune à celle des chiens, qui aboient contre les inconnus, sert

à blâmer la haine spontanée de l'étranger. Contre le refus du dialogue, Bluteau propose une pensée des hommes connectés par le commerce, selon un plan divin : « La façon dont Dieu a organisé le commerce du Monde, témoigne combien il veut que les hommes se connaissent, et communiquent les uns avec les autres ». La connaissance des langues apparaît comme la première et la meilleure solution pour respecter la volonté de Dieu, dans ce texte qui dresse une apologie de l'apprentissage des langues, du commerce et de l'accueil voire de l'amour de l'étranger.

L'apprentissage de la langue d'autrui est donc recommandée à plusieurs titres : il permet de s'attirer la bienveillance, mais aussi d'éviter d'être considéré comme un étranger, terme que Bluteau considère comme un quasi-synonyme du mot ennemi. L'apprentissage des langues participe en outre à un idéal du cosmopolitisme, qui fait partie intégrante de la pensée de certains ordres religieux dont celui des théatins, ou encore des jésuites, pensée qui veut que le sujet s'adapte le plus possible au pays dans lequel il se trouve. Cette adaptation passe notamment par la langue, et permet de mieux diffuser, ensuite, la pensée chrétienne. Tel est le cadre de pensée dans lequel se situent les missionnaires jésuites qui, dès la fin du XVI^e siècle, font circuler voire publient des vocabulaires et grammaires de langues des territoires où des opérations de conversion doivent être menées.

■ Mêler le profane au sacré

Outre les considérations de l'apprentissage de la langue de l'autre comme un processus qui s'intègre dans un plan divin irénique, ce texte de Bluteau interpelle par la place qu'il accorde aux figures mythologiques renvoyant à l'histoire antique. Qu'il

s'agisse de démontrer l'ambition totalisante du dictionnaire, qui rend compte de tous les termes, et tous les concepts, de l'Empyrée à l'Averne, lac des Enfers, de mettre en avant les bienfaits de la polyglossie en renvoyant à Mithridates, figure ambivalente du don des langues mais aussi de l'ingestion de poison, ou encore de décrire le travail du lexicographe, comparé à Typhon.

À l'image de ce titan, celui qui compose un dictionnaire parcourt un chaos à ordonner. Son voyage est néanmoins limité dans le temps mesuré par un sablier (*relogio de área*) mais comprend toutes les directions que peuvent montrer les aiguilles d'une boussole. La comparaison, qui peut sembler

alambiquée, permet à l'auteur de souligner combien la lexicographie consiste en un travail littéralement titanesque, qui nécessite d'embrasser l'univers entier, mais que, paradoxalement, ce qui peut sembler infini se voit limité dans l'espace et le temps. Le sablier renvoie alors à l'éphémère de la vie humaine, dont celle du lexicographe qui devra faire tenir son travail dans le temps de sa vie humaine. La comparaison acquiert ainsi une force rhétorique qui sert l'argumentation de Bluteau et lui permet de prouver revendiquer les difficultés d'une entreprise livresque dont il entend convaincre des services qu'elle rend à la communauté des hommes.

